

# Les mondes romains

## Questions d'archéologie et d'histoire



Sous la coordination de :  
Ricardo González Villaescusa  
Giusto Traina  
Jean-Pierre Vallat



## Chapitre 9

# LES CARTES ANCIENNES, SOURCES D'HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

A. DAN

*La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre,* rappelait en 1976 Yves Lacoste, en mettant en avant la valeur stratégique des savoirs sur la Terre. La « géographie des états-majors », une vérité oubliée des géographes après la seconde guerre mondiale, n'a pourtant jamais fait défaut dans les livres d'histoire. Mais avait-on raison de représenter César devant une carte de la Méditerranée comme on le ferait avec Napoléon et Hitler ? César n'a jamais utilisé de cartes dans ses guerres, ni même en Égypte, pays où au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ératosthène de Cyrène avait inventé la « géographie », c'est-à-dire la représentation des parties habitées du monde en prenant en compte la sphéricité de la Terre.

Les cartes antiques, la plupart du temps « chorographiques » (c'est-à-dire représentant de manière schématique les différentes régions, sans projection de la sphère terrestre) n'ont ni l'aspect, ni les principes méthodologiques, ni le but des cartes modernes. Pourquoi, alors, les prendre encore en compte dans l'étude du passé ? Toute réalité historique est une construction sociale. Faute de nous renseigner de manière suffisamment précise et cohérente – selon nos exigences

modernes – sur les lieux qu'elles représentent, les cartes nous apprennent surtout comment les Anciens percevaient et représentaient leur monde. Elles sont un miroir du monde antique dans lequel l'historien moderne peut apercevoir les Anciens.

### Qu'est-ce qu'une « carte » antique ?

On appelle « carte », dans le sens le plus faible du terme, toute représentation graphique d'un espace, qui a besoin d'un texte – écrit ou parlé – pour être comprise. La carte est donc un outil dans la communication des informations spatiales, un cadre (d'où ses noms antiques de *schéma / diagrammata* en grec et *forma / figura* en latin), qu'il était possible de compléter et d'interpréter par un discours. À la différence des cartes géographiques modernes (et même des cartes issues d'autres civilisations anciennes, comme la Chine), les cartes gréco-romaines et leurs échos médiévaux qui nous sont parvenus ne remplissent pas les conditions nécessaires à un usage pratique,

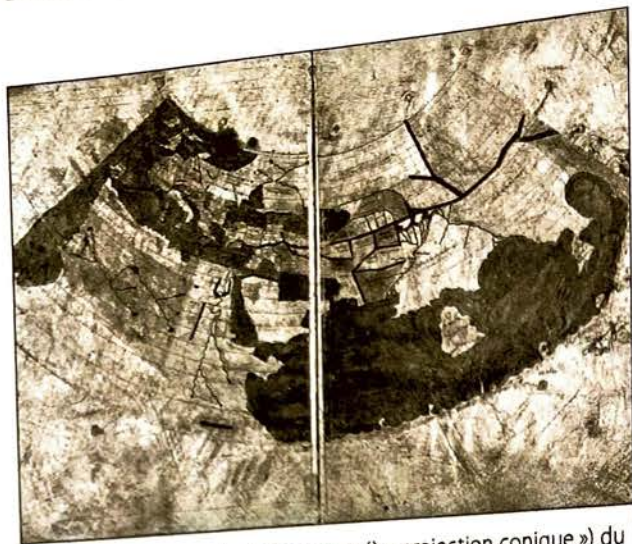


fig. 9-51. Mappemonde ptoléméenne (à « projection conique ») du cod. Vaticanus Urbinas Gr. 82, XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle, selon un modèle tardo-antique compilé à partir du texte de la *Géographie*.

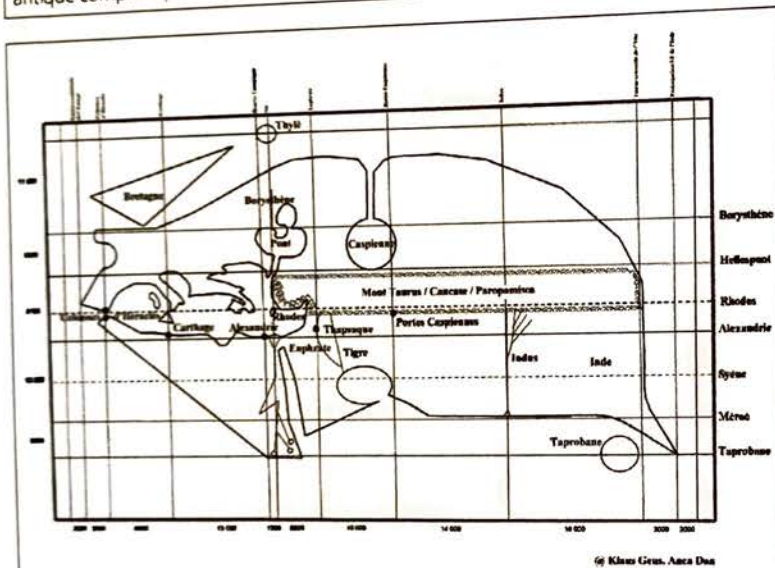


fig. 9-52. Reconstitution de la représentation du monde habité et connu, comparable à une chlamyde, par Ératosthène.

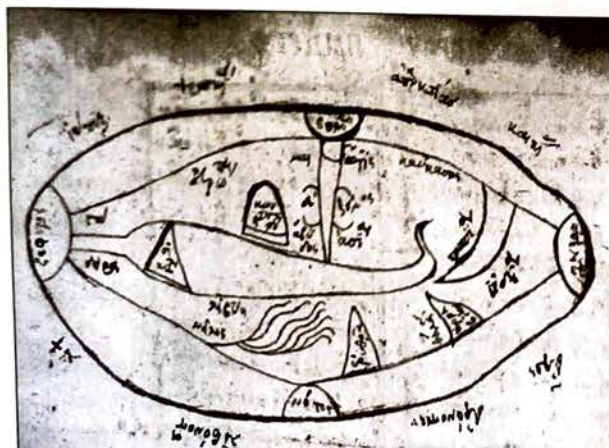


fig. 9-53. La « fronde » de Poséidonios, d'après un croquis cartographique byzantin reproduisant un modèle tardo-antique, Cod. Musaei Mosqu. Graec. 415, fol. 77v.

sur le terrain : elles n'ont ni échelle, ni orientation unique, ni sémiologie cohérente. Bien qu'elles puissent contenir des mesures parfois précises et un système de positionnement relatif des sites et des formes majeures de relief, ceux-ci ne suffisent généralement pas à la maîtrise concrète de l'espace.

De fait, à l'échelle du monde, les degrés inégaux de connaissance entre les différents pays rendaient impossible le dessin d'une mappemonde à la fois précise, complète et cohérente. C'est pourquoi Claude Ptolémée (II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., fig. 9-51), auteur alexandrin de la plus importante somme de savoirs géographiques gréco-romains, recommandait le dessin des cartes régionales, à des échelles

différentes : ainsi, pour les régions situées au cœur du monde connu, l'échelle serait grande, afin que de nombreux sites y soient enregistrés, alors que les régions plus reculées auraient pu être résumées dans des cartes à des échelles réduites. Ces préceptes du VIII<sup>e</sup> livre de son *Guide de géographie* n'ont cependant eu qu'un impact limité pendant l'Antiquité, l'époque byzantine et médiévale : on se contente alors d'images du monde géométrisées et stéréotypées ; le contour était imposé par la tradition (de la mappemonde « chlamyde » d'Ératosthène de Cyrène, fig. 9-52, et de la « fronde » de Poséidonios de Rhodes, fig. 9-53) et les confins étaient réservés aux plus sauvages des Barbares et aux

monstres. C'est seulement à partir du XV<sup>e</sup> siècle qu'on a largement diffusé, renouvelé et finalement complété les cartes ptoléméennes, véritables assises de la cartographie moderne (Harley & Woodward 1987-1994 ; Arnaud 1991 ; Aujac 1993 ; Gautier Dalché 2009 ; Bianchetti *et al.* 2016).

Même les cartes romaines à grande échelle, comme les plans cadastraux d'Orange (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., fig. 9-54, Piganiol 1963) ou le plan sévérien de Rome (*Forma Urbis Marmorea*, dressée sur une surface de 18,10 × 13 m, entre 203-211 ap. J.-C. dans le Temple de la Paix, Rodríguez-Almeida 2002, fig. 9-55), ne répondent pas aux exigences de précision, d'uniformité et de

méthodologie explicite de la cartographie géographique d'aujourd'hui. Ainsi, la *Forma Urbis* est dressée à une échelle de ca. 1 : 240 (avec une variation estimée entre 1 : 189 et 1 : 413, surtout à cause de la tendance à augmenter les édifices importants). Elle présente une orientation générale vers le sud-est (entre 36° et 50° vers l'est à partir du sud), comme la numérotation des régions augustéennes de Rome. Toutefois, il n'y a pas de cohérence absolue dans le choix des contours (les murs des édifices étant représentés parfois avec une ligne double) et surtout des inscriptions identifiant les monuments et les possessions. On en conclut que la *Forma* servait plutôt à l'expression d'un pouvoir qu'à l'administration effective (qui devait s'appuyer sur des cartes analogues mais plus complètes, sur matériaux périssables). De fait, bien que les traités des arpenteurs fassent allusion à la beauté des plans cadastraux (e.g. Hygin, *L'établissement des limites* 131-132 Thulin = 166-167 Lachmann) et qu'ils en soient même illustrés (comme le Cod. Guelf. 36.23 Aug. 2, fol. 16v, VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., fig. 9-56, Campbell 2000), il n'y a nulle part dans les dessins et les textes conservés depuis l'Antiquité une exigence de rigueur comparable à celle de la cartographie actuelle.

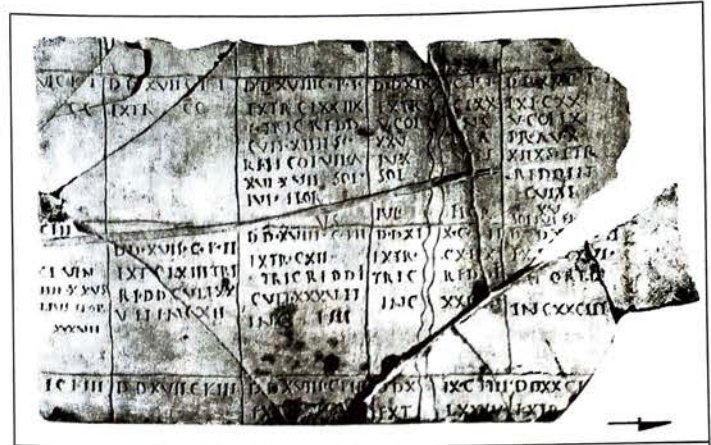


fig. 9-54. Fragments du cadastre B d'Orange.

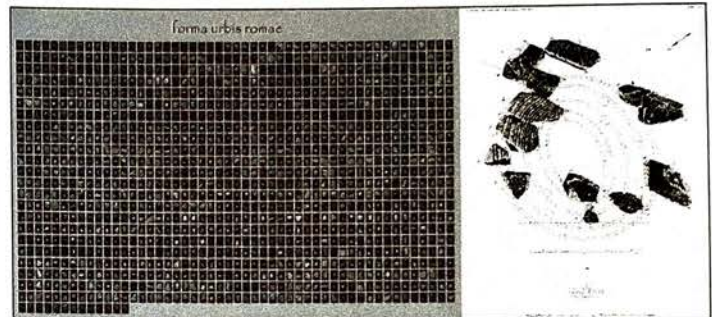


fig. 9-55. La *Forma Urbis Marmorea*: a. L'ensemble des fragments connus aujourd'hui; b. assemblage des fragments concernant l'amphithéâtre flavien.

## Cartes et voyages dans l'espace-temps

Malgré leurs approximations, les cartes antiques pouvaient servir de supports aux voyages, surtout intellectuels, dans l'espace et dans le temps. En effet, quelle que fût la surface qu'elles couvraient, certaines cartes antiques contenaient des éléments utilisables sur le terrain. Certes, elles ne s'adressaient pas aux professionnels (marchands, messagers, pilotes, espions) qui devaient leur connaissance de l'espace surtout à l'expérience, mais aux élites politico-militaires, qui s'appuyaient sur des documents écrits, voire dessinés, pour anticiper ou se remémorer un voyage. De plus, en tant que témoins des voyages possibles, les cartes donnaient à voir un empire pacifié, qui couvrait l'ensemble de l'œcoumène et se percevait comme aboutissement de son histoire.



fig. 9-56. Fol. 16v Du Codex Guelf. 36.23 Aug. 2°, VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., contenant les manuels des agrimenseurs.

Les listes romaines d'étapes, publiées sur des piliers (comme celui de Tongres, *CIL XIII* 9158 = *ILS* 5839) ou miniaturisées sur des objets (comme les gobelets de Vicarello, conservés au Musée national romain, aux Thermes de Dioclétien, à Rome), sont comparables, par leur contenu, à nos cartes de métro. Elles permettent de se retrouver dans un système routier prédéfini, sur le terrain (où l'observation directe complète nécessairement l'information donnée) ou lors de la construction mentale d'un parcours. Les itinéraires journaliers distribués aux soldats (St. Ambroise, *Commentaire du Psaume* 118, 5.2) ou publiés par les empereurs en voyage, au moins à partir du III<sup>e</sup> siècle (*Histoire Auguste: Vie d'Alexandre Sévère* 45.2-3), font preuve de ces usages : les toponymes et les distances éventuelles pouvaient aider à l'orientation, sans pour autant être la source exhaustive d'information sur un espace, comme le serait un atlas routier moderne. Tirés de documents administratifs aujourd'hui perdus, ces itinéraires permettaient de préparer, d'évoquer ou de garder la trace d'un déplacement. Ils pouvaient, par la suite, servir de source pour des représentations plus élaborées, comme dans l'épithaphe d'Aurelius Gaius, qui a voulu transmettre à la postérité un condensé de ses campagnes militaires sous Dioclétien (*AE* 1981, 777 = *SEG* 31 [1981], 1116; Sartre 1983; Lebreton 2009).

De fait, les représentations spatiales antiques en image et en texte servaient surtout à la projection mentale des voyages et, plus généralement, des espaces : à la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., selon le poète Properce (4.3.35-40), on pouvait apprendre les mondes, les climats et la position des confins de l'œkoumène à partir des tables inscrites. Lorsqu'il dresse son itinéraire vers le lieu de relégation, avant même d'accomplir le voyage, le poète Ovide (*Tristes* 1.10) utilise des itinéraires qu'il interprète à la lumière de ses connaissances littéraires – les voyages épiques d'Ulysse et des Argonautes. Le périple qui en résulte est si convaincant qu'on l'a transformé en carte-itinéraire, dans un but pédagogique, au plus tard au XV<sup>e</sup> siècle (dans le ms. Dublin, Trinity College 632 fol. 108v-109r; Dan 2007; Hiatt 2012).

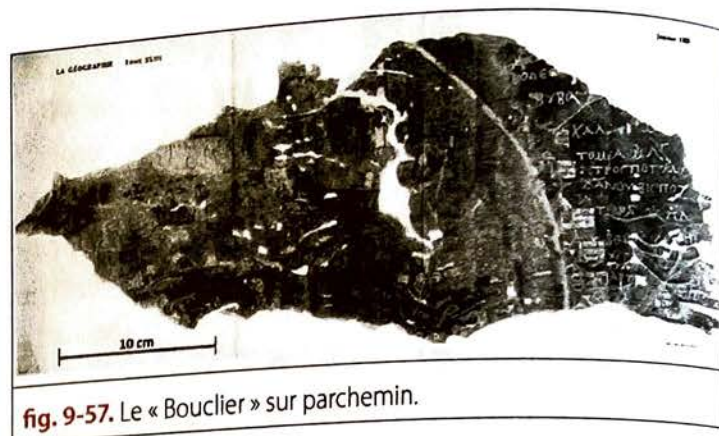


fig. 9-57. Le « Bouclier » sur parchemin.

Nous avons toutefois conservé un fragment d'itinéraire peint pendant l'Antiquité : le « bouclier » de Doura Europos, datant du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., est l'illustration d'un périple autour de la mer Noire, dont seul le quart nord-occidental nous est parvenu (BNF, *Suppl. Gr.* 1354<sup>2</sup> V, fig. 9-57, Arnaud 1989). Ce parchemin, interprété d'abord à tort comme la membrane ornée d'un bouclier, décorait les murs de la « Tour des Archers ». Il semble inspiré d'itinéraires maritimes analogues aux *Périples du Pont-Euxin* d'Arrien de Nicomédie (131/132 ap. J.-C.) et du Pseudo-Arrien (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). Bien que son usage précis reste sujet à débats, il est une preuve claire de l'existence des « itinéraires peints » (*itineraria picta*) dans des contextes militaires et de pouvoir pendant l'Antiquité tardive.



fig. 9-58. Rome sur la Table de Peutinger.

La *Table de Peutinger*, qui représente l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., n'a ni échelle, ni orientation cohérente (fig. 9-58). L'exemplaire conservé n'est qu'une copie, qui a été réalisée au XII<sup>e</sup> siècle sur un rouleau de parchemin qui dépassait 7 m long sur 34 cm large (*Codex Vindobonensis* 324). Document exceptionnel, fabriqué peut-être pour orner un palais impérial (selon l'hypothèse récente de Talbert 2010),

l'archétype de la *Table de Peutinger* représentait de fait une compilation d'*itineraria picta* sur un fond de carte chorographique. Ses contours remontent, en dernière instance, à Ératosthène; mais les distances routières sont bien d'époque romaine impériale. Deux sites internet publient aujourd'hui la lecture attentive de la *Table* par Richard Talbert: le premier offre une édition moderne exhaustive de la copie du XIII<sup>e</sup> siècle, qui peut servir de base à toute étude historique future (<http://peutinger.atlantides.org/map-a/>). Le second site permet d'utiliser les données de la *Table* lors des voyages actuels, sur le fond de carte Google (<https://omnesviae.org>). On comprend donc que dans l'Antiquité comme aujourd'hui, les étapes des itinéraires terrestres et maritimes compilés sur la *Table* pouvaient servir de repères lors des voyages réels et imaginaires, sans pour autant en être le guide exclusif.



fig. 9-59. La carte des îles sur la mosaïque d'Haïdra.

Il n'est toutefois pas nécessaire de réduire la carte à de simples lignes pour pouvoir suivre un itinéraire: pour tracer un destin, les astrologues savaient dresser des cartes géographiques sur la base de tables de coordonnées ou des lectures des cadrans solaires, parfois portatifs (Talbert, 2017). Les cartes chorographiques le permettaient

également, par le choix des toponymes et des vignettes. Ainsi, la représentation du Nil et surtout du Delta sur la mosaïque de Palestrina (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) évoque les fêtes liées à la crue du Nil (Burkhalter, 1999; Merills, 2017). La mosaïque d'Haïdra (en Tunisie, III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), présentant une sélection curieuse d'îles informes de la mer Intérieure, permettait de se remémorer les aventures de Vénus et de Bacchus (fig. 9-59, Bejaoui 1997). En contexte chrétien, les mappemondes médiévales ont d'ailleurs toutes servi de support à la construction mentale d'un parcours: celui-ci pouvait être un voyage – comme ceux des apôtres en général et de Paul en particulier, qui ont répandu la foi chrétienne – ou le cours de l'histoire humaine. Ainsi, la mappemonde d'Albi (fig. 9-60), dessinée sans doute au VIII<sup>e</sup> siècle selon un modèle pouvant remonter au V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., permet de suivre, de haut en bas et donc d'Est à l'Ouest, l'histoire de la succession des empires, de Babylone, Athènes et Alexandrie à Carthage, Rome et Ravenne (Dan, 2017). Au XIII<sup>e</sup> siècle, sur les grandes mappemondes d'Ebstorf et d'Hereford, on pouvait contempler non seulement la terre habitée entre les bras du Christ Pantocrator et les voyages les plus importants (de l'histoire grecque, par Alexandre le Grand, ou biblique, par exemple par le voyage de Noé ou par l'*Exode*). On pouvait aussi se rappeler tout le parcours du genre humain, du Paradis terrestre (dans l'Extrême Orient) jusqu'à l'Apocalypse (en Asie Mineure) et aux lieux de la diffusion de la foi en Occident (Westrem, 2001; Kugler, 2007).



fig. 9-60. La mappemonde d'Albi.

## Savoirs et pouvoir des cartes

Dans toutes les civilisations et à toutes les époques historiques où elle est attestée, la carte, écrite ou seulement mentale, est la meilleure forme d'expression des savoirs et du pouvoir sur un espace. Déjà pour Polybe (3. [2]. 36-38), elle est la seule qui fait voir un espace inconnu, tel qu'aucune des listes des toponymes apprises par cœur à l'école (et dont on trouve la trace sur des papyri scolaires, Gautier Dalché 2014) ne le faisait connaître. Dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les élites grecques avaient utilisé des cartes dans les négociations politiques et dans les écoles philosophiques : Hérodote (5.49) raconte comment, pendant la révolte ionienne, le tyran Aristagoras de Milet montrait les peuples de l'Asie au roi Cléomène de Sparte, sur une tablette de cuivre, sur laquelle on avait gravé le contour des mers et des rivières. Cette histoire révèle d'emblée la double fonction pédagogique et politique des « cartes ioniennes », les premières représentations des terres dont les textes ont gardé le souvenir. Elles sont, de fait, contemporaines de la célèbre « mappemonde mésopotamienne » (BM 92687), la plus ancienne carte dessinée, conservée de nos jours. Un siècle plus tard, à Athènes, la carte (*gês periodos*) était bien présente et enseignée aux futures élites de la cité démocratique, au moins à l'école de Socrate (Aristophane, *Nuées* v. 206-217). Au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., dans la *Vie d'Alcibiade* (§17.4), Plutarque évoque les jeunes Athéniens dans les gymnases, en train de dessiner la forme (*schêma*) de la Sicile et la disposition (*thésis*) de l'Afrique et de Carthage qu'Alcibiade espérait conquérir lors de son expédition en Occident. Quelques décennies plus tard, Claude Élien (*Histoires variées* 3.28) imagine le même Alcibiade amené par Socrate devant une carte du monde (*pinakion échon gês periodon*), affichée en ville. L'épisode est, sans doute, anachronique puisqu'une image du monde exposée dans un lieu public a dû être plutôt une réalité romaine impériale. Mais cette série de témoignage, s'étendant sur presque huit siècles, confirme le lien indissociable dans l'esprit des Anciens, surtout Romains, entre carte, savoir et pouvoir (Nicolet, 1988 ; Jacob, 1992).

Des monuments conservés jusqu'à nous montrent bien que les Romains étaient conscients de la valeur politique des représentations spatiales, fussent-elles en texte (et donc permettant de construire des cartes mentales) ou directement en image. En 46 ap. J.-C., dans le port Patara, port et chef-lieu de la toute récente province de Lycie, on a érigé un monument enregistrant les distances routières vers une cinquantaine de villes (Lebreton, 2010 ; Rousset 2013 ; cf. *SEG* 44.1205, 51.1832, 54.1434, 57.1670, 58.1607, et le projet *Viae Lyciae* de N.E. Akyürek Şahin, <http://adkam.akdeniz.edu.tr/sp-en-text>). Comme dans le cas des cartes, il est certain que cette liste d'itinéraires en stades (d'où le nom de *stadiasmus*) ne servait guère aux voyageurs : elle n'avait, pour beaucoup, pas plus d'utilité pratique que les distances qu'on trouve aujourd'hui au sommet de la Tour Eiffel, pour faire de Paris le cœur du réseau des grandes villes du monde. Mais le fait que le nouveau gouverneur, Quintus Veranius, ait fait d'un tel monument une priorité, prouve à la fois que les Romains savaient récupérer les informations spatiales de ceux qui les avaient précédés et qu'ils les utilisaient pour affirmer leur conquête.

À l'échelle de l'Empire, Auguste avait érigé sur le Forum, près du temple de Saturne, le milliaire d'or qui marquait le point de rencontre de tous les chemins menant à Rome (Pline l'Ancien 3.66 ; Tacite, *Histoires* 1.27 ; Plutarque, *Galba* 24.4 ; Cassius Dion 54.8.4 : <http://digitalaugustanrome.org>). Ce monument fut d'ailleurs suffisamment enraciné dans la conscience romaine commune pour être reproduit à Constantinople : près de la Citerne Basilique et de Sainte Sophie, à Istanbul, on peut voir encore les traces du Million, centre symbolique du réseau viaire de l'empire d'Orient. Une carte pouvait frapper encore plus les esprits. De fait, lors des triomphes, on montrait aussi bien les dépouilles et les prisonniers ramenés des confins du monde, que les espaces conquis, par des paysages peints ou des personnifications (tels qu'on peut les apercevoir encore sur la Colonne Trajane). À Rome, dans le portique *Vipsania* sur le Champs de Mars, la fameuse carte d'Agrippa,

accompagnée d'indications de distances, a dû être un important instrument de communication du pouvoir. La preuve est l'impact qu'elle a eu sur les représentations du Haut Empire, dont Plin l'Ancien se fait le témoin (*Histoire naturelle* 3.17, Arnaud, 2007-2008). Mais, bien que très importante, la carte d'Agrippa n'a pu être la seule carte romaine, comme on l'a présentée à tort dans l'historiographie positiviste des deux derniers siècles : on sait que des cartes ont été faites à d'autres moments – par exemple au IV<sup>e</sup> siècle, pour l'empereur Julien l'Apostat (*Lettres* 10.403c, à Alypius; Arnaud, 1991).

Puissant instrument d'expression du pouvoir, une carte pouvait suffire pour nourrir des soupçons de complot contre l'empereur – comme dans le cas de Mettius Pomposianus, condamné par Domitien (Suétone, *Vie de Domitien* 10; Arnaud, 1991). L'empereur est non seulement possesseur mais surtout auteur de carte, arpenteur par excellence : Alexandre le Grand avait montré l'exemple, en mesurant, conquérant et colonisant l'Asie. Sa documentation fut la base de la carte d'Ératosthène. En 44 av. J.-C., Jules César aurait eu l'initiative d'un premier arpentage du monde, selon Julius Honorius et Pseudo-Aethicus, cosmographes du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (Nicolet-Gautier Dalché, 1986). Cette mesure aurait permis d'identifier les limites de l'Empire-monde à la naissance du Christ, c'est-à-dire au commencement du principat et de la diffusion du Christianisme. Enfin, Théodose le Grand et son petit-fils, Théodose II, apparaissent confondus dans l'image d'un Théodose auteur d'une mappemonde de référence pendant l'époque médiévale (Gautier Dalché, 1994).

Ces légendes ne remontent pas plus tôt de l'Antiquité tardive et n'ont d'autre valeur documentaire que de montrer le lien entre la maîtrise intellectuelle et militaire d'un espace. Il est vrai que la construction du réseau routier était à la fois une priorité de la conquête et un argument fondamental de l'expression du pouvoir romain (comme on le voit pour Claude, sur le *stadiasmus*

de Patara). Toutefois, en réalité, aucun maître du monde antique n'a utilisé des cartes pour mener ses campagnes militaires. Les *Commentaires* de César nous renseignent sur la manière dont, au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., l'armée romaine se frayait un chemin en terre inconnue : le chef s'appuyait sur la connaissance empirique du terrain. Les informateurs provenaient des populations locales, avec lesquelles les Romains avaient déjà des contacts. Ils pouvaient être aussi des marchands (véritables facteurs des transferts culturels aux confins de l'Empire), des esclaves provenant des pays plus ou moins lointains ou des prisonniers faits pendant les dernières incursions. Enfin, ils pouvaient être des soldats, surtout des troupes auxiliaires, spécialisés dans le recueil des informations sur la nature des lieux et des peuples (*exploratores* et *speculatores*).

D'où vient alors la carte de la Gaule conquise par Jules César, en ouverture des albums de bandes dessinées racontant les aventures du Gaulois Astérix ? Cet anachronisme de René Goscinny et Albert Uderzo est dû à leurs sources d'information sur l'Antiquité. Pendant le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup>, les manuels de langues et histoire anciennes proposaient de nombreuses cartes pour illustrer différents auteurs et événements. On estimait alors que de telles cartes avaient réellement existé sous forme écrite, et non seulement comme projections dans l'esprit des Anciens. Les documents sur lesquels se sont appuyés les historiens positivistes pour reconstituer cette histoire bien trop garnie de la cartographie antique sont pourtant très maigres et mal interprétés. En particulier, on a exagéré la présence des cartes en contexte militaire romain à partir de la mention des « itinéraires peints » dans l'*Epitomé d'art militaire* de Végèce (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). De fait, ces dessins ne sont qu'une réalité tardive, lorsque les Romains étaient déjà en-deçà des limites maximales de l'Empire qu'ils avaient proclamé comme équivalent au monde entier, dès la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (Cicéron, *Pour la loi Manilia* 64; Strabon, *Géographie* 1.2).



## Apprendre le monde par les cartes : de l'Antiquité tardive au Moyen Âge

La plupart des images cartographiques dont nous avons gardé la trace ne remontent qu'à l'Antiquité tardive : nous l'avons remarqué déjà dans le cas des plus anciens itinéraires peints conservés jusqu'à nous, le « bouclier » de Doura Europos et la Table de Peutinger. Ce n'est pas un hasard de la transmission. Il y a, tout d'abord, des raisons matérielles : la plupart des croquis cartographiques ont été élaborés à partir du V<sup>e</sup> siècle. Nous les connaissons grâce à de simples gloses (comme celles des manuscrits de Macrobe, d'Orose ou d'Isidore de Séville, **fig. 9-61**) ou à des mappemondes réduites au format d'un manuscrit (comme la *Cottoniana*, BM, ms Cotton MSS Tib B.V., fol. 56r, insérée là pour illustrer la traduction latine de la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie par Priscien, ou encore le monde en forme de tabernacle de Cosmas Indicopleustès, Kominko 2013, **fig. 9-62**).

Alors, sur le fond d'une artificialité accrue des pratiques rhétoriques, l'image prend de plus en plus d'importance, à la défaveur des descriptions précises auxquelles les élites savantes des époques antérieures étaient tenues. Au IV<sup>e</sup> siècle, les cartes étaient présentes dans les écoles (Eumène d'Autun,

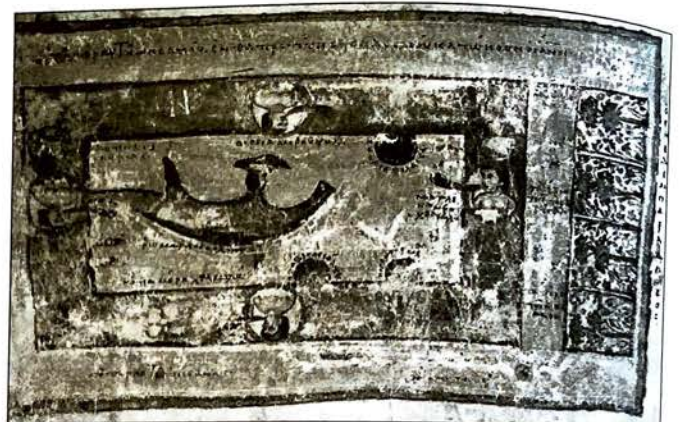


fig. 9-62. Le monde de Cosmas Indicopleustès.

*Discours pour la réparation des écoles méniennes* § 20) et offraient désormais la trame visible des descriptions spatiales. Ainsi, Caius Julius Solin a arrangé les faits miraculeux piochés chez Plin l'Ancien suivant des cartes (Brodersen, 2011 et Bianchetti *et al.* 2016). Son ouvrage connut rapidement un tel succès que l'empereur Théodose II, passionné de calligraphie, s'est occupé de sa diffusion (comme l'indique la mention « par le soin scrupuleux de notre seigneur Théodose, empereur vaincu », préservée à la fin du texte dans certains manuscrits). C'est sans doute pour ce petit-fils de Théodose le Grand, né en 401 ap. J.-C. et devenu empereur d'Orient en 408 ap. J.-C., qu'a été mis en forme le *Registre des dignitaires d'Orient et d'Occident* (Traina, 2013). Bien que les manuscrits par lesquels ce texte nous est connu ne datent que

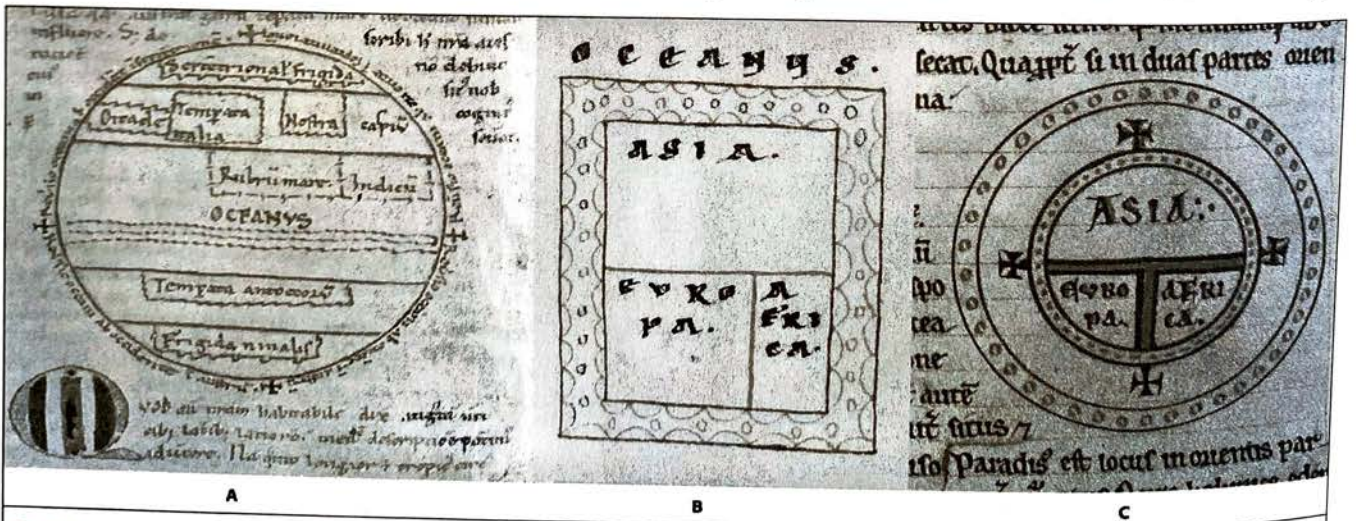


fig. 9-61. A. Sphère terrestre à zones climatiques, illustrant Macrobe. Copenhagen, Det Kongelige Bibliotek, ms. NKS 2184°, fol. 38v, XII<sup>e</sup> siècle ; B. Le monde rectangulaire tripartite (*orbis triquadrus*) d'Orose. Engelberg, Stiftsbibliothek Cod. 1009, fol. 18r, XII<sup>e</sup> siècle ; C. La représentation schématique, dite OT, de l'*orbis terrarum* chez Isidore de Séville, British Library, Royal 12 F. IV, fol. 135v, XII<sup>e</sup> siècle.

du XV<sup>e</sup> siècle, nous pouvons être certains que le modèle ultime des illustrations est antique. Les cartes montrant la topographie du *limes* sont donc l'écho des documents utilisés pour la formation des élites politiques et militaires, au moment où l'espoir d'une réunification des empires d'Orient et d'Occident n'était pas encore perdu.

## Conclusion : sur l'usage moderne des cartes anciennes

L'histoire des cartes ne correspond pas à un progrès de l'ignorance vers la connaissance : elle est le résultat de traditions qui s'imposent et qui s'effacent en fonction des contextes politiques et culturels. De même, à l'exception des plans cadastraux, les cartes romaines nous aident peu dans la reconstruction des paysages anciens, car leur but n'était pas l'orientation dans l'espace réel, mais le partage d'une certaine vision du monde, de son espace-temps, de ses lieux de mémoire, de sa domination.

Pour comprendre les représentations antiques des espaces, il faut tout d'abord renoncer aux cadres et concepts qui nous ont été imposés par

les géographes du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle : il n'y a pas de « carte » antique selon la définition moderne de la carte. Il n'y a pas d'opposition entre les figurations en texte et en image : une représentation bi- ou tridimensionnelle d'un espace peut se faire aussi bien par les mots qui permettent de configurer une projection mentale que directement par l'image. Avant le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., la rareté des cartes dessinées s'explique par l'importance scolaire de la rhétorique, qui enseignait l'*ekphrasis*. Au contraire, la place grandissante des images, de plus en plus reproduites à l'identique pendant l'Antiquité tardive, se situe dans des contextes philosophiques platoniciens, favorables à la *mimésis* figurée. En revanche, la rareté extrême des cartes byzantines et, avant tout, la disparition des mappemondes après l'époque de Cosmas Indicopleustès doivent s'expliquer par l'iconoclasme : c'est bien la preuve que la carte ancienne, offrant un point de vue similaire à celui de Dieu, était, avant tout, preuve de maîtrise et outil de contemplation du monde.

Il est vrai que la géographie sert d'abord à faire la guerre. Mais, dans le cas des Anciens, cette guerre est surtout idéologique : la carte est la preuve et l'outil de l'expression de la domination romaine sur l'ensemble de l'espace-temps.

## Bibliographie

- ARNAUD P., Une deuxième lecture du « bouclier » de Doura-Europos, *CRAI* 133.2, 1989, 373-389.
- ARNAUD P., *La cartographie à Rome, Thèse Paris IV*, 1991.
- ARNAUD P., Texte et carte de Marcus Agrippa : historiographie et données textuelles, *Geographia Antiqua* 16-17, 2007-2008, 73-126.
- AUJAC G., *Claude Ptolémée : astronome, astrologue, géographe. Connaissance et représentation du monde habité*, CNRS Éditions, Paris, 1993.
- BEJAOUI F., Îles et villes de la Méditerranée sur une mosaïque d'Ammaedara (Haïdra en Tunisie), *CRAI* 1997, 141.3, 825-858.
- BIANCHETTI S., CATAUDELLA M.R., GEHRKE H.-J. (dir.), *Brill's Companion to Ancient Geography. The Inhabited World in the Greek and Roman Tradition*, Leiden, Brill, 2016.
- BRODERSEN K., Mapping Pliny's World: The Achievement of Solinus, *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 54, 2011, 63-88.
- BURKHALTER F., La mosaïque de Palestrina et les *pharaonica* d'Alexandrie. Réflexions sur deux études de P.-G.-P. MEYBOOM, *The Nile Mosaic of Palestrina. Early Evidence of Egyptian Religion in Italy* (1995) et F. COARELLI, "La pompé di Tolomeo Filadelfo e il mosaico nilotico di Palestrina", *Ktèma* 15 (1990), *Topoi* 1999, 9.1, 229-260.
- CAMPBELL B. *The Writings of the Roman Land Surveyors. Introduction, Text, Translation and Commentary (Journal of Roman Studies Monograph 9)*, Society for the Promotion of Roman Studies, London, 2000.
- CARETTONI G., COLINI A.-M., COZZA L., GATTI G. (éd.), *La pianta marmorea di Roma antica. Forma Urbis Romae*, Arti grafiche M. Danesi, Roma, 1960.

- DAN A., De Rome à Tomes au début de notre ère : Réflexions historiques, poétiques et géographiques sur le premier périple latin du Pont-Euxin, Ovide *Tristes* 1.10, *Eirene* 43, 2007, 87-103.
- DAN A., La mappemonde d'Albi – un *pinax chōrographikos*. Notes sur les origines antiques de la carte et du texte du ms Albi 29 fol. 57v-58r, *Cartes & Géomatique*, 234, 2017, 13-44.
- GAUTIER DALCHÉ P., L'enseignement de la géographie dans l'antiquité tardive, *Klio* 96.1, 2014, 144-182.
- GAUTIER DALCHÉ P., Notes sur la « carte de Théodose II » et sur la « mappemonde de Théodulf d'Orléans », *Geographia Antiqua*, 3, 1994, 91-108.
- GAUTIER-DALCHE P., *La géographie de Ptolémée en Occident (IV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Turnhout, Brepols, 2009.
- HARLEY J.-B., WOODWARD D. (éd.), *The History of Cartography*, vol. I-II, University of Chicago, Chicago, 1987-1994.
- HIATT A., A Map of Ovid's *Tristia* 1.10 in Dublin, Trinity College Ms 632, *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 75, 2012, 31-51.
- JACOB CHR., *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Albin Michel, Paris, 1992.
- KOMINKO M., *The World of Kosmas. Illustrated Byzantine Codices of the Christian Topography*, Cambridge University Press, Cambridge, 2013.
- KUGLER H. (dir.), *Die Ebstorfer Weltkarte. Kommentierte Neuauflage in zwei Bänden*, 2 vols, Akademie Verlag, Berlin, 2007.
- LEBRETON S., Comment les Anciens se représentaient-ils l'Asie Mineure ? Perceptions de l'espace anatolien du III<sup>e</sup> s. av. n. è. au IV<sup>e</sup> de n. è., dans BRU H., KIRBIHLER F. et LEBRETON S. (éd.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule*, Rennes, 2009, 15-52.
- LEBRETON S., Les géomètres de Quintus Veranius. À propos du *stadiasmos* de Patara, *DHA* 36.2, 2010, 61-116.
- MERRILLS A., *Roman Geographies of the Nile: From the late Republic to the Early Empire*, Cambridge University Press, Cambridge-New York, 2017.
- NICOLET C., *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, Fayard, 1988.
- NICOLET C., GAUTIER DALCHÉ P., Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius : réalité antique et tradition médiévale, *JS*, 1986, 157-218.
- PIGANIOL A., *Les Documents cadastraux de la colonie romaine d'Orange*, CNRS Éditions, Paris, 1962.
- RODRÍGUEZ-ALMEIDA E., *Formae Urbis antiquae. Le mappe marmoree di Roma tra la Repubblica e Settimio Severo*, Ecole française de Rome, Rome, 2002.
- ROUSSET D., Le stadiasme de Patara et la géographie historique de la Lycie : itinéraires et routes, localités et cités, dans P. BRUN et al. (éd.), *Colloque Euploia. Carie et Lycie méditerranéennes : échanges et identités*, Bordeaux, Ausonius Éditions, 2013, 287-299.
- SARTRE M., Les voyages d'Aurelius Gaius, soldat de Dioclétien, et la nomenclature provinciale, *Epigraphica anatolica*, 2, 1983, 25-32.
- TALBERT R.-J.-A., *Rome's World: The Peutinger Map Reconsidered*, Cambridge University Press, Cambridge, 2010.
- TALBERT R.J.A., *Roman Portable Sundials. The Empire in your Hand*, Oxford, Oxford University Press, Oxford, 2017.
- TRAINA G., Mapping the World under Theodosius II, dans CHR. KELLY, *Theodosius II: Rethinking the Roman Empire in Late Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, 155-171.
- WESTREM S., *The Hereford Map*, Brepols, Turnhout, 2001.